

LE VIEUX, LE BEAU, LE BON

Walter SCOTT

LE NAIN NOIR



FRAN. SAMBRÉE — ÉDITEUR
43093 RUE BRAEMT — BRUXELLES

65

Le nain noir

Walter Scott



Ernest Sambrée, Bruxelles, 1916

Exporté de Wikisource le 13/11/2016

Introduction

- Chap. I. — Préliminaire
- II. — La rencontre
 - III. — L'apparition
 - IV. — Visite au solitaire
 - V. — Isabelle Vère
 - VI. — Le maraudeur
 - VII. — L'incendie
 - VIII. — La poursuite
 - IX. — Visite à Westburnflat
 - X. — Grâce retrouvée
 - XI. — L'enlèvement
 - XII. — Miss Vère rendue à son
père
 - XIII. — Banquet des
conspirateurs
 - XIV. — La fiancée par
contrainte
 - XV. — Visite nocturne
 - XVI. — Entretien et promesses
 - XVII. — Surprise
 - XVIII. — Conclusion

INTRODUCTION

L'être idéal que l'on représente ici comme résidant dans une solitude, et tourmenté par le sentiment intérieur de sa difformité, ainsi que par l'idée qu'il s'était faite qu'il était l'objet général des railleries insultantes de ses semblables, n'est pas tout à fait imaginaire. L'auteur se rappelle que, de son temps, quoiqu'il y ait bien des années, il a existé un individu qui lui a servi de modèle pour le caractère qu'il a tracé. Le nom de ce pauvre infortuné était Davie Ritchie, natif de Tweeddale. Son père travaillait dans la carrière d'ardoise de Stobo ; et il est probable que l'enfant apporta en naissant la difformité de corps et de figure qui le rendait si remarquable, bien qu'il l'attribuât quelquefois aux mauvais traitements qu'il avait éprouvés dans son enfance. Il avait été élevé dans l'état de brossier à Édimbourg, et avait longtemps, erré de ville en ville, toujours exerçant le même métier, mais toujours renvoyé de chez ses maîtres à cause de l'attention désagréable qu'il attirait partout par la hideuse singularité de sa taille et de son visage. L'auteur croit même avoir entendu dire qu'il avait été jusqu'à Dublin.

Fatigué, à la fin, de se voir éternellement en butte aux cris,

aux moqueries et aux insultes, Davie Ritchie résolut, à l'imitation du daim que le chasseur a séparé de son troupeau, de chercher une retraite dans quelque solitude où il pût avoir le moins de communication possible avec le monde qui l'accablait de ses railleries. Dans cette vue, il s'établit sur un petit coin de terre sauvage et marécageuse, au bas d'un tertre de la ferme de Woodhouse, au vallon solitaire de la petite rivière de Manor, dans le Peebles-Shire. Quelques personnes qui eurent occasion de passer par là furent très surprises, et il s'en trouva de superstitieuses qui furent alarmées en voyant une figure aussi étrange que celle de Bowed Davie (Davie le tortu) employé à une tâche qu'il était absolument incapable de remplir, celle de bâtir une maison. La cabane qu'il construisit était extrêmement petite ; mais les murs, ainsi que ceux du petit jardin qui régnait autour, montraient un certain désir ambitieux de leur donner de la solidité, car ils étaient composés de grosses pierres et de mottes de gazon ; même quelques-unes des pierres placées aux angles étaient tellement massives, que les personnes qui les voyaient ne pouvaient concevoir comment il avait été possible à un pareil architecte de les élever à cette hauteur. Dans le fait Davie se trouvait grandement aidé par les voyageurs qui passaient en cet endroit, et par les personnes qui étaient attirées par la curiosité ; et, comme aucun d'eux ne savait jusqu'à quel point il avait été assisté par d'autres, l'étonnement de chaque individu ne diminuait point.

Le propriétaire du terrain, feu sir James Naesmith, baronnet, passa par hasard devant cette singulière construction, qui, ayant été faite là sans aucun droit, sans aucune permission

demandée ni obtenue, était exactement le pendant de la comparaison que fait Falstaff « d'une belle maison bâtie sur le terrain d'autrui », en sorte que le pauvre Davie aurait, bien pu perdre son édifice pour l'avoir élevé sur une propriété qui n'était pas la sienne. Mais sir James n'eut pas même l'idée d'en exiger la confiscation, et sanctionna au contraire cet empiétement sans conséquence.

La description de la personne d'Elshender de Mucklestane-Moor a été généralement regardée comme un portrait assez exact et nullement exagéré de Davie de Manor-Water. Sa taille n'était pas tout à fait de trois pieds et demi, puisqu'il pouvait se tenir debout à la porte de sa demeure qui avait justement cette hauteur. Les détails suivants relatifs à sa personne et à son caractère sont extraits des Scots Magazines pour 1817, et il est à présent connu qu'ils ont été fournis par le savant sir Robert Chambers d'Edimbourg, qui a recueilli avec beaucoup de talent les traditions de la Bonne-Ville, et qui a publié d'autres ouvrages dans, lesquels il a grandement et agréablement ajouté à nos connaissances en antiquités populaires. Il est originaire du même district que Davie Ritchie, et par conséquent a pu mieux qu'un autre rassembler diverses anecdotes sur son compte.

« Son crâne, dit l'auteur, qui avait une forme oblongue, et un peu hors de proportion, était tellement fort qu'il pouvait enfoncer le panneau d'une porte ou le fond d'un baril. Son rire était, dit-on, horrible, et sa voix de hibou, aiguë, dure et discordante, correspondait fort bien à ses autres singularités.

» Son costume n'avait rien de bien extraordinaire. Il portait habituellement un chapeau à bords rabattus lorsqu'il sortait, et

quand il était chez lui, un capuchon ou bonnet de nuit. Il n'avait point de souliers, parce qu'il n'aurait pu en adapter à ses pieds, qui ressemblaient presque à des nageoires de poisson ; ses jambes et ses pieds étaient enveloppés de morceaux de drap. En marchant, il s'appuyait sur une sorte de perche ou de pique beaucoup plus haute que lui. Ses manières étaient singulières sous plusieurs rapports, et indiquaient un esprit qui s'accordait avec la tournure désagréable de sa personne. Il était d'un caractère extrêmement jaloux, misanthrope et irritable. La connaissance qu'il avait de sa difformité le poursuivait comme un fantôme ; et les insultes et les railleries auxquelles cette difformité, l'exposait, avaient empoisonné son cœur de sentiments de férocité et d'amertume que, sous d'autres points de vue, la nature ne paraissait pas lui avoir donnés en plus grande abondance qu'aux autres hommes.

» Il détestait les enfants, à cause de leur penchant à l'insulter et à le tourmenter. À l'égard des étrangers, il était toujours réservé, bourru et même brutal ; et quoiqu'il ne refusât nullement un secours ou une aumône, il était rare qu'il exprimât ou qu'il montrât beaucoup de reconnaissance. Même envers ceux qui avaient été ses plus grands bienfaiteurs, et qui avaient la plus grande part dans sa bienveillance il avait fréquemment des moments de caprice et de jalousie. Une dame qui l'avait connu depuis son enfance, et qui a bien voulu nous fournir quelques détails sur la vie de cet homme, disait que, bien que Davie témoignât autant de respect et d'attachement pour la famille de son père qu'il lui était possible d'en témoigner pour qui que ce fût, cependant on était toujours obligé d'être très circonspect dans la conduite qu'on devait

tenir envers lui. Un jour, étant allée lui faire une visite avec une autre dame, il les mena dans son jardin, et leur montra avec une sorte d'orgueil et beaucoup de bonne humeur toutes ses plates-bandes et bordures arrangées et diversifiées avec goût ; tout à coup elles s'arrêtèrent devant un carreau planté de choux, que les chenilles avaient un peu endommagés. Davie, remarquant qu'une des dames souriait, prit à l'instant son air dur et sauvage, se précipita au milieu des choux et les mit en pièces avec son bâton, en s'écriant : « Je déteste les chenilles, car elles se moquent de moi. »

» Une autre dame, qui était également une de ses anciennes connaissances, commit, bien contre son intention, une offense envers Davie dans une circonstance semblable. Après l'avoir introduite dans le jardin, en marchant devant elle, il se retourna pour jeter sur elle un regard de jalousie, et se figura qu'il l'avait vue cracher. Aussitôt il s'écria avec une extrême férocité : « Suis-je un crapaud, femme, que vous crachiez sur moi..., oui, que vous crachiez sur moi ? » Et, sans écouter ni réponse ni excuse, il la chassa du jardin, en vomissant contre elle des imprécations et des injures. Lorsqu'il était irrité par des personnes pour lesquelles il avait peu de respect, sa misanthropie se déchaînait en paroles et quelquefois en actions encore plus grossières, et dans ces occasions, il employait un langage d'imprécations et de menaces les plus extraordinaires et les plus sauvages. »

La nature conserve dans tous ses ouvrages un certain équilibre entre le bien et le mal, et il n'est peut-être pas de position si complètement misérable qui ne possède quelque source de plaisir pour en adoucir le désagrément. Ce pauvre

homme, dont la misanthropie était fondée sur le sentiment de sa difformité extraordinaire, avait néanmoins ses jouissances particulières. Forcé de se retirer dans une solitude, il devint un admirateur des beautés de la nature. Son jardin, qu'il cultivait avec le plus grand soin, et qui, d'un mauvais terrain de bruyères et de marécages, était devenu un sol très productif, lui offrait un sujet d'orgueil et de délices ; mais il était également enchanté de beautés plus naturelles ; la pente douce d'une verte colline, le murmure d'une source limpide, ou le labyrinthe compliqué d'un bosquet sauvage, étaient des scènes qu'il contemplait, disait-il, avec un plaisir inexprimable pendant des heures entières. C'est peut-être pour cette raison qu'il aimait à lire les poésies pastorales de Shenstone et quelques passages du Paradis perdu. L'auteur l'a entendu répéter d'une voix discordante la fameuse description du Paradis terrestre, et il paraissait en sentir toute la beauté. Ses autres études étaient d'un genre différent et avaient principalement rapport à la polémique religieuse. Il n'allait jamais à l'église de sa paroisse, ce qui faisait qu'on le soupçonnait d'avoir des opinions hétérodoxes, quoiqu'il soit probable que sa répugnance avait pour motif le désagrément d'exposer sa tournure difforme aux regards d'un nombre considérable de personnes. Il parlait de la vie future avec un sentiment profond de piété, et même en versant des larmes. Il ne pouvait soutenir l'idée que ses restes seraient mêlés avec les ordures du cimetière comme il appelait les ossements du vulgaire : aussi, avec son goût ordinaire, fit-il choix d'un endroit charmant et agreste dans le vallon où était situé son ermitage, pour y reposer après sa mort. Dans la suite, cependant, il changea d'avis, et il finit par être enterré dans le

cimetière commun de la paroisse de Manor.

L'auteur a donné au sage Elshie quelques qualités qui le faisaient passer aux yeux du vulgaire pour un homme doué d'un pouvoir surnaturel. Davie Ritchie jouissait de la même réputation, car quelques-uns des paysans pauvres et ignorants, aussi bien que tous les enfants, dans les environs, le regardaient comme ce qu'ils appelaient uncunny, non bon, méchant. Lui-même ne cherchait pas à détruire tout à fait cette idée ; elle reculait les bornes très étroites de son pouvoir, et son amour-propre s'en trouvait satisfait d'autant ; elle tournait aussi à l'avantage de sa misanthropie en ce qu'elle lui donnait des moyens plus nombreux d'inspirer la terreur et d'exercer sa méchanceté. Mais déjà, depuis trente ans, la peur des sorciers avait considérablement diminué même dans les cantons les plus sauvages de l'Écosse.

Davie Ritchie affectait de s'enfoncer dans les lieux les plus solitaires, surtout dans ceux que l'on croyait fréquentés par les esprits, et il se faisait un grand mérite du courage qu'il montrait dans ces occasions. Il est sûr qu'il courait peu de chance de rencontrer un être qui fût plus effrayant que lui-même ; mais au fond, il était superstitieux ; aussi avait-il planté un grand nombre de frênes autour de sa cabane comme une protection assurée contre la nécromanie ; c'est aussi, sans doute, pour la même raison qu'il ordonna que l'on en mit autour de sa tombe.

Nous avons dit que Davie Ritchie aimait les objets de beauté naturelle. Ses seuls favoris vivants étaient un chien et un chat, auxquels il était singulièrement attaché, et ses abeilles, dont il avait le plus grand soin. Dans les dernières années de sa vie, il

prit avec lui une de ses sœurs qu'il logea dans une hutte attenante à la sienne, mais à qui il ne permit jamais d'entrer chez lui. Elle était faible d'esprit, mais non difforme dans sa personne ; simple, ou plutôt bête, mais non d'un caractère bourru et fantasque comme son frère. Davie n'eut jamais une grande affection pour elle, ce n'était pas dans son caractère, mais il l'endurait. Ils fournissaient à leurs besoins par la vente du produit de leur jardin et de leurs ruches, et dans les derniers temps ils obtinrent une petite pension de la fabrique de la paroisse. Au fait, dans l'état de simplicité patriarcale où se trouvait alors le pays, ceux qui étaient dans la position de Davie et de sa sœur étaient surs de trouver des secours. Il ne s'agissait que de s'adresser aux premiers propriétaires et fermiers un peu à leur aise, qui étaient toujours disposés à subvenir à leurs besoins d'ailleurs très modérés. Davie recevait souvent de la part des étrangers de petites douceurs, qu'il ne demandait point, qu'il ne refusait point, mais pour lesquelles il ne se croyait point obligé de montrer de la reconnaissance. Effectivement, il se considérait avec raison comme un des pauvres de la nature, à qui elle avait donné un titre pour être entretenu par les membres de sa propre espèce, lequel titre était justement cette difformité qui le privait de tout autre moyen de se suffire par son propre travail. En outre, il y avait un sac qui était suspendu au moulin pour être rempli au profit de Davie Ritchie, et ceux qui remportaient leur farine manquaient rarement d'en verser une poignée dans le sac élémosynaire du pauvre estropié. En un mot, Davie n'avait jamais besoin d'argent, excepté pour acheter du tabac à priser, seul plaisir qu'il cherchât à se procurer, et dont il jouissait amplement. Lorsqu'il mourut, au commencement de ce siècle,

on trouva qu'il avait amassé une somme de vingt livres sterling, manie qui s'accordait parfaitement avec son caractère ; car être riche c'est avoir du pouvoir, et le pouvoir était ce que Davie Ritchie ambitionnait le plus de posséder, comme une compensation de son exclusion de la société humaine.

Sa sœur lui survécut jusqu'à la publication du conte auquel cette courte notice sert d'introduction. L'auteur a appris avec peine qu'une sorte de sympathie locale et la curiosité que le public manifesta dans le temps concernant l'auteur de Waverley et des sujets de ses contes, ont exposé cette pauvre fille à des recherches et à des questions qui lui ont causé des désagréments. Lorsqu'on la pressait de donner quelques détails sur les singularités de son frère, elle demandait pourquoi on ne voulait pas laisser les morts reposer en paix, et lorsque d'autres personnes lui demandaient des renseignements au sujet de sa famille, elle répondait avec le même sentiment de mauvaise humeur et d'impatience.

L'auteur vit ce pauvre, et l'on peut dire, malheureux individu dans le courant de l'automne de 1797. Étant alors, comme il a le bonheur de l'être encore, intimement lié avec la famille du vénérable docteur Adam Ferguson, le philosophe et l'historien, qui résidait à cette époque à la maison seigneuriale du Halyards, dans la vallée de Manor, à environ un mille de l'ermitage de Ritchie, l'auteur se trouvait à Halyards, où il passa quelques jours, pendant les quels il fit la connaissance de ce singulier anachorète, que le docteur Ferguson regardait comme un personnage extraordinaire, à qui il rendait service de diverses manières, et à qui il prêtait, de temps en temps,

quelques livres. Quoique le goût du philosophe et celui du paysan ne s'accordassent pas toujours ensemble, comme on peut bien se l'imaginer, cependant le docteur Ferguson le considérait comme un homme d'une grande capacité et plein d'idées originales, mais dont l'esprit avait été entraîné hors de sa pente naturelle et juste par un excès d'amour-propre et de ténacité d'opinion, rendu plus violent par le sentiment amer du ridicule et du mépris, et vindicatif contre la société, du moins en idée, par une farouche misanthropie.

Davie Ritchie, outre qu'il a vécu dans une obscurité totale, était mort depuis plusieurs années, lorsque l'auteur conçut l'idée de faire de ce personnage le héros d'un roman. En conséquence, il esquissa le caractère d'Elshie de Mucklestane-Moor. La narration devait être plus longue, et la catastrophe amenée avec plus d'art ; mais un critique de mes amis, au jugement de qui je soumis l'ouvrage, pendant que j'y travaillais encore, fut d'avis que l'idée que je donnais du solitaire était d'un genre trop révoltant et dégoûterait le lecteur au lieu de l'intéresser. Comme j'avais des raisons de croire que celui que je consultais était un excellent juge de l'opinion publique, je me débarrassai de mon sujet, en précipitant le plus vite possible la conclusion de l'histoire ; et en serrant pêle-mêle dans un seul volume les matériaux destinés à en remplir deux, j'ai peut-être produit un ouvrage aussi disproportionné et aussi mal tourné que le Nain Noir qui en est le sujet.

CHAPITRE PREMIER

Préliminaire.

Y a-t-il quelque philosophie en toi, berger ?

Shakspeare. *Comme il vous plaira.*

Dans une belle matinée du mois d'avril, quoiqu'il eût abondamment neigé la nuit précédente, et que la terre restât couverte d'un manteau éblouissant de six pouces d'épaisseur, deux hommes à cheval arrivèrent à l'auberge de *Wallace*. Le premier était fort, grand, puissant, vêtu d'une redingote grise, ayant un chapeau couvert d'une toile cirée, une énorme cravache garnie en argent, des bottes et pardessus un pantalon à l'épreuve du mauvais temps. Il montait une grande et forte jument grise, au poil rude, mais en bon état, avec une selle à la bourgeoise et une bride militaire à double mors. Celui qui l'accompagnait paraissait être son domestique : il montait un petit cheval à longs poils gris, avait un bonnet bleu sur sa tête et une grosse cravate rayée autour du cou, et portait de longs bas de laine bleus, au lieu de bottes ; ses mains, sans gants, étaient fortement noircies de goudron, et l'on remarquait en lui

un air de déférence et de respect pour son compagnon, sans que les manières de celui-ci indiquassent cette supériorité et cette exigence pointilleuse que la haute bourgeoisie manifeste à l'égard de ses domestiques. Au contraire, les deux voyageurs entrèrent de front dans la cour, et la dernière phrase de la conversation qu'ils avaient tenue pendant longtemps, fut cette exclamation qu'ils firent ensemble : « Que Dieu nous conduise ! Si ce temps-ci dure, que deviendrons-nous ? » Ce que ces mots faisaient entendre suffirent à mon hôte, qui, s'avancant pour prendre le cheval du principal voyageur, et tenant la bride pendant qu'il descendait, tandis que le garçon d'écurie rendait le même service à son compagnon, dit à l'étranger qu'il était charmé de le voir à Gandercleugh, et presque sans reprendre haleine ajouta : « Quelles nouvelles des Highlands du Sud ?

— Quelles nouvelles ? dit le fermier, d'assez mauvaises ; car nous nous estimerons très heureux de pouvoir sauver les brebis ; quant aux agneaux, nous serons forcés de les abandonner aux soins du Nain Noir.

— Oui, oui, ajouta le vieux berger (car c'en était un), en secouant la tête, « il aura fort à faire ce printemps avec les morts ».

— Le Nain Noir ! dit *mon savant ami et patron* ^[1], M. Jedediah Cleishbotham ; et quelle espèce de personnage est ce Nain Noir ?

— Bah ! laissez donc, répondit le fermier ; vous devez avoir entendu parler de Carmy Elshie, le Nain Noir, ou je serais bien trompé ; tout le monde fait des histoires sur son compte, mais

ce ne sont que des folies après tout, et quant à moi, je n'en crois pas un seul mot.

— Votre père y croyait pourtant bien fermement, dit le vieux berger, évidemment choqué du scepticisme de son maître.

« Oui, sans doute, Bauldie, répliqua celui-ci ; mais c'était du temps des noirauds (des faces noires), on croyait alors à de bien drôles de choses : mais depuis que les longs moutons sont venus, personne n'y ajoute plus foi.

— Tant pis, tant pis, dit le vieillard. Votre père, et je vous l'ai dit souvent, maître, aurait été furieusement contrarié s'il avait vu sa vieille maison de tourbe démolie pour faire des barrières autour du parc ; et le joli tertre couvert de genêts, où, enveloppé de son plaid, il prenait tant de plaisir à s'asseoir à la fin de la journée, regardant les vaches descendre le *loanning* ; il n'aurait pas du tout aimé à voir ce charmant tertre, qui était si bien exposé, bouleversé par la charrue comme il l'est à présent.

— Allons, Bauldie, prends ce petit verre qui t'est offert par l'hôte, dit le fermier, et ne te tourmente pas, tant que pour ton compte tu n'auras pas à te plaindre des changements qui ont lieu dans ce monde.

— À votre santé, messieurs, » dit le berger ; puis ayant vidé son verre et fait l'observation que le whisky était de bonne qualité, il continua : « Ce n'est pas à des gens tels que nous qu'il appartient de juger, assurément ; mais néanmoins, indépendamment de la beauté de ce tertre couvert de genêts c'était aussi un excellent abri pour les agneaux dans une matinée froide comme celle-ci.

— Oui, dit son patron ; mais vous savez qu'il nous faut des navets pour les brebis à longues jambes, et que pour les avoir, il nous faut fièrement travailler avec la charrue et la herse, et il nous siérait mal de nous asseoir sur ce tertre et de faire des contes au sujet de nains noirs et autres sottises pareilles, comme on le faisait autrefois, lorsque les brebis à jambes courtes étaient en vogue ^[2].

— Oh bien ! oh bien ! maître, dit le berger, les courtes brebis donnaient de courtes sommes pour loyer, je pense. »

Ici mon *digne et savant* patron s'interposa de nouveau, et déclara qu'il n'avait jamais pu apercevoir aucune différence matérielle, en fait de longueur entre une brebis et une autre.

Ceci occasionna un grand éclat de rire de la part du fermier et un regard d'étonnement de la part du berger. « C'est la laine, monsieur, c'est la laine, et non la bête elle-même qui la fait appeler longue ou courte. Je crois que si vous mesuriez leur dos, la courte brebis serait celle des deux qui aurait le corps le plus long ; mais c'est la laine qui paie le loyer au temps où nous sommes, et nous en avons grand besoin.

— Ma foi, Bauldie a raison, dit le fermier ; les courbes brebis faisaient les courts loyers. Mon père payait alors 60 livres sterling pour notre ferme, qui m'en coûte aujourd'hui 300 tout compris ^[3], et cela est très vrai ? Mais je n'ai pas le temps de m'amuser ici à conter des histoires ; voyons, l'hôte, donnez-nous à déjeuner et ayez soin que l'on n'oublie pas nos chevaux. Il faut que j'aille chez Christy Wilson, pour voir si nous pouvons nous mettre d'accord sur le luckpenny (pot-de-vin) que je dois lui payer pour ses agneaux d'un an. Nous avons

bu six pintes pendant que nous faisions le marché à la foire de Saint-Bothwell, et je ne sais comment cela s'est fait, mais nous n'avons pu nous entendre exactement sur quelques détails, malgré le long temps que nous y avons mis ; j'ai bien peur qu'il ne faille en venir à plaider. Mais écoutez, voisin, » dit-il en s'adressant à mon *digne et savant* patron, « si vous voulez savoir quelque chose de plus sur les brebis longues et courtes, je reviendrai ici manger ma soupe aux choux vers une heure ; et si vous êtes curieux d'entendre de vieilles histoires sur le Nain Noir et autres de cette espèce, payez une demi-pinte à Bauldie que voici, il causera volontiers avec vous comme un fusil de plume ^[4], et moi je vous régalerai d'une pinte, si je termine bien avec Christy Wilson. »

Le fermier revint à l'heure dite, accompagné de Christy Wilson, leur différend ayant été arrangé à l'amiable, et sans avoir eu recours aux gens à longue robe. Mon *savant et digne* patron ne manqua pas au rendez-vous, à cause du régal qui avait été promis, tant pour l'esprit que pour le corps, *quoique, à l'égard du dernier, il soit bien connu pour n'en user qu'avec beaucoup de modération*, et la compagnie à laquelle mon hôte s'était joint prolongea sa séance assez avant dans la soirée, assaisonnant la liqueur d'un grand nombre de contes et de chansons choisies. Le dernier incident que je me rappelle est la chute de mon *savant et digne* patron, qui glissa de sa chaise précisément au moment où il terminait une longue dissertation sur la tempérance, et répétait deux vers du *Gentle Shepherd* (Gentil Berger), qu'il appliqua *fort heureusement* à l'ivrogerie au lieu de l'avarice :

L'homme content de peu sait dormir sans faiblesse,

Le superflu ne sert qu'à hâter la vieillesse.

Dans le cours de la soirée, le Nain Noir ^[5] ne fut pas oublié, et le vieux berger Bauldie conta plusieurs histoires à ce sujet, qui excitèrent beaucoup d'intérêt. Il parut aussi, après que nous eûmes vidé le troisième bol de punch, que le scepticisme du fermier, à cet égard, n'était en grande partie qu'une affectation, parce qu'il voulait passer pour un homme à idées libérales, et exempt des antiques préjugés, ainsi qu'il convenait à celui qui payait une rente annuelle de trois cents livres. tandis que, dans le fait, il ajoutait secrètement foi aux traditions de ses ancêtres. Selon mon usage, je pris de nouveaux renseignements auprès des personnes qui étaient en rapport avec les habitants du canton sauvage et pastoral dans lequel se sont passés les événements dont on va rendre compte, et j'eus le bonheur de retrouver plusieurs chaînons qui n'étaient pas généralement connus, et qui expliquent, du moins jusqu'à un certain point, certaines circonstances que l'exagération faisait paraître merveilleuses, et que la superstition avait surchargées d'ornements dans les traditions vulgaires.

-
1. ↑ Walter Scott, fidèle à son premier rôle d'auteur gardant l'incognito, fait ici observer que les épithètes de savant, et autres données à Jedediah Cleishbotham, paraissent avoir été interpolées dans le texte de M. Pattieson. C'est une manière d'excuser la redondance de ces mots qui « chatouillent du cœur l'orgueilleuse faiblesse. »

2. † Les moutons à jambes longues sont de l'espèce anglaise, avec leur laine longue et fine ; les moutons à jambes courtes sont de l'espèce écossaise, avec la laine courte et rude.
3. † Le texte parle de *placks and bairbies*, anciennes monnaies d'Écosse qui n'existent plus que dans les souvenirs.
4. † *Like a pen-gun*, dit le texte, *comme un canon de plume*, par allusion aux boulettes de pommes de terre qu'il lance à la figure dans les jeux enfantins.
A M.
5. † Le Nain Noir, presque oublié maintenant, était autrefois regardé comme un personnage formidable par les Dalesmen (les habitants des vallées) du Border (de la frontière), qui l'accusaient de tout le mal qui arrivait à leurs moutons et à leur bétail. « C'était, » dit le docteur Leyden, qui lui fait jouer un très grand rôle dans la ballade intitulée le *Cowt de Ceeldar*, « un démon ou esprit-fée de la race la plus malfaisante, un vrai Duergard du Nord. » Ce que l'on raconte de mieux et de plus authentique au sujet de cet être dangereux et mystérieux se trouve dans une historiette communiquée à l'auteur par cet éminent antiquaire, Richard Surtees, écuyer, demeurant à Mainsfort, auteur de l'histoire de l'évêché de Durham.

Selon cette légende très bien attestée, deux jeunes gens du Northumberland, étant à faire une partie de chasse, s'enfoncèrent fort avant au milieu des montagnes et des marécages qui longent la frontière du Cumberland. Ils s'arrêtèrent pour prendre quelques rafraîchissements, dans un vallon solitaire, au bord d'un petit ruisseau. Après avoir satisfait leur appétit en mangeant ce qu'ils avaient apporté, l'un d'eux s'endormit ; l'autre, ne voulant pas troubler le repos de son ami, s'éloigna sans faire de bruit, dans le dessein d'observer les objets qui étaient aux environs. Tout à coup, à son grand étonnement, il se trouva tout près d'un être qui paraissait ne pas appartenir à notre monde, le nain le plus hideux que le soleil eût jamais éclairé. Sa tête était aussi grosse que celle d'un homme fait, ce qui formait un contraste effrayant avec sa taille, qui était de beaucoup au-dessous de quatre pieds. Elle n'avait d'autre couverture que de longs cheveux nattés, ressemblant pour l'épaisseur aux soies du blaireau, et pour la couleur, qui était d'un brun rougeâtre, à la fleur de la bruyère. Ses membres semblaient extrêmement forts ; et on n'apercevait en lui aucune difformité, excepté celle qui provenait de la disproportion extraordinaire entre leur grosseur et la petitesse du corps. Le chasseur épouvanté tint ses regards fixés sur cette horrible apparition, jusqu'à ce que cet être horrible lui demandât d'une voix courroucée, de quel droit il venait parmi ces montagnes, et en détruisait les paisibles habitants. L'étranger, tout

déconcerté, chercha à apaiser la colère du nain en offrant de lui livrer son gibier, comme il le ferait au seigneur terrestre du manoir. Cette proposition ne fit qu'ajouter à l'offense commise envers le nain, qui déclara qu'il était le lord de ces montagnes et le protecteur des animaux qui trouvaient une retraite dans ces solitudes, et qu'il avait souverainement en horreur toutes les dépouilles qui provenaient de leur mort ou de leurs souffrances. Le chasseur s'humilia devant l'esprit irrité, protestant de son ignorance, et l'assurant qu'il était bien résolu de s'abstenir dorénavant d'une semblable intrusion, et parvint ainsi à l'apaiser. Le gnome devint alors communicatif, et parla de lui-même comme appartenant à une race d'êtres qui tenait en quelque sorte le milieu entre celle des anges et celle des hommes. Il ajouta en outre, ce à quoi on n'aurait guère pu s'attendre, qu'il avait l'espoir de participer à la rédemption de la race d'Adam. Il invita instamment le chasseur à venir visiter sa demeure, qui était, dit-il, tout près de là, lui donnant sa parole qu'il en reviendrait sain et sauf. Mais, dans ce moment, la voix de l'autre chasseur se fit entendre, appelant son ami ; et le nain, comme s'il eût désiré n'être vu que par une seule personne, disparut à l'instant où le jeune homme sortit du vallon pour rejoindre son camarade.

Ceux qui avaient le plus d'expérience dans ces matières étaient généralement d'opinion que, si le chasseur eût accompagné l'esprit, il aurait, malgré toutes les belles paroles du nain, été mis en pièces, ou enfermé pendant plusieurs années dans quelque montagne enchantée.

Tel est le récit le plus authentique et le plus récent de l'apparition du *Nain Noir*.

CHAPITRE II

La rencontre.

N'y a-t-il donc que le rôle de Henri le
Chasseur qui puisse vous convenir ?

Les Comères de Windsor.

SHAKSPEARE.

Dans un des cantons les plus reculés du sud de l'Écosse, où une ligne, que l'on s'imaginerait tirée le long des sommets glacés des hautes montagnes, sépare ce pays du royaume voisin, soumis au même monarque, un jeune homme nommé Halbert ou Hobbie Elliot, de Preakin-Tower, (de la cour de Preakin) fameux dans les comtes et ballades des frontières, revenait de la chasse au daim. Ces animaux, autrefois si nombreux dans ces vastes solitudes, étaient alors réduits à quelques troupeaux, qui, se réfugiant dans les retraites les plus reculées et les plus inaccessibles, rendaient la tâche de les poursuivre également laborieuse et précaire ; et néanmoins il se trouvait un grand nombre de jeunes gens du pays qui se livraient avec ardeur à cet amusement, malgré tous ses dangers et toutes ses fatigues. L'épée avait été remise dans le fourreau,

sur la frontière, depuis plus de cent ans, par la pacifique union des deux couronnes, sous le règne de Jacques I^{er} du nom en Angleterre. Toutefois, le pays conservait les traces de ce qu'il avait été jadis ; les habitants, dont les occupations paisibles avaient été continuellement interrompues par les guerres civiles du siècle précédent, n'étaient pas encore parvenus à se faire aux habitudes d'une industrie régulière. L'éducation des bêtes à laine n'était pas encore établie sur une échelle un peu considérable, et celle du gros bétail était le principal objet auquel on appliquait le produit des collines et des vallées. Tout auprès de son habitation, le fermier s'arrangeait pour faire venir une quantité d'avoine ou d'orge suffisante aux besoins de sa famille, et l'ensemble de ce mode de culture, mal dirigé, et par conséquent imparfait lui laissait, ainsi qu'à ses domestiques, beaucoup de temps inoccupé. Les jeunes gens l'employaient ordinairement à la, chasse et à la pêche, et, l'esprit d'aventure qui, autrefois, donnait lieu à la dévastation et au pillage, se manifestait encore dans l'ardeur avec laquelle ils se livraient à ces divertissements particuliers à la campagne,.

À l'époque à laquelle commence notre histoire, ceux des jeunes gens qui avaient l'âme plus élevée que les autres attendaient, avec plus d'espérance que de crainte, l'occasion d'imiter les exploits militaires de leurs pères, dont le récit faisait le principal sujet de leurs entretiens particuliers. La publication de l'*Acte de sécurité Écossais* avait jeté l'alarme parmi les Anglais, parce qu'il semblait présager une séparation entre les deux royaumes après la mort de la reine Anne, souveraine régnante. Godolphin, alors à la tête de